

De Matan Torah à Qabalat Torah : une longue progression

2026-05-17 - 1h 22m 15s

Shavou'oth 5786

Fêtes

Ce cours distingue *Matan Torah* et *Qabalat Torah* : Shavou'oth célèbre le don entendu au Sinaï, tandis que la réception pleine n'advient qu'avec les secondes *Lou'hoth* à Yom Kippour. Il éclaire aussi le 'Omer, *Atséreth*, la sortie de l'idolâtrie et la liberté comme '*avodat HaShem*.

Pourquoi dit-on *zman matan Toraténou* et non *qabalat Toraténou* ?

Le nom d'une fête est censé nous renseigner sur sa signification : Pessa'h est *zman 'hérouténou*, Soukoth est *zman sim'haténou* : dans les deux cas, on désigne ce qui nous concerne 'de notre côté'. La logique voudrait donc qu'à Shavou'oth on dise *qabalat Toraténou*, "la réception de notre Torah", et non *matan Toraténou*, "le don de notre Torah". Certains répondent que *Matan* désigne tout l'événement ; d'autres que l'on parle de la manifestation de HaShem. En fait, ce que l'on appelle *Matan Torah* et ce que l'on appelle *Qabalat haTorah* ne sont peut-être pas le même moment.

Matan Torah : la parole entendue

Au 6 Sivan, les Bnei Israël étaient déjà purifiés et avaient déjà dit *na'assé venishma'* le 4 ou le 5 Sivan. Pourquoi alors HaShem leur parle-t-Il ? HaShem l'explique à Moshé : *ba'avour yishma' ha'am bedabri 'imakh vegam bekha ya'aminou le'olam* — « afin que le peuple entende quand Je parle avec toi, et qu'en toi aussi ils aient foi pour toujours ». Le peuple entend Hashem parler à Moshé dans une prophétie exceptionnelle, presque au niveau de celle de Moshé lui-même, afin que pour la suite des temps ils sachent que lorsque Moshé dit "Hashem m'a parlé", c'est vrai.

C'est cela *Matan Torah* : l'événement de la parole entendue. Après les *Assereth HaDibroth* — deux directement d'HaShem, huit à travers Moshé — les Bnei Israël demandent que ce soit désormais Moshé seul qui reçoive. Moshé monte alors pour quarante jours apprendre la Torah. Les principes des *Assereth HaDibroth* permettent en théorie de déduire toutes les mitsvoth — c'est le travail de Rav Saadia Gaon — mais HaShem dit finalement à Moshé : cela suffit, « je te donne la Torah » ; manière de dire que même Moshé Rabbénou, avec la *siyata dishmaya* exceptionnelle dont il bénéficiait, ne pouvait pas apprendre seul la Torah dans sa totalité.

Les premières *lou'hoth* et la brisure

Au quarantième jour, HaShem donne aussi les *lou'hoth* : la mise par écrit, gravée, de paroles déjà transmises oralement. Le contrat oral reçoit ainsi sa trace écrite. Dans ces premières *lou'hoth*, d'une manière que nous ne comprenons pas, toute la *Torah shebe'al peh* était également lisible.

C'est à ce moment qu'HaShem dit à Moshé : *ki shi'het 'amkha* — « ton peuple s'est fourvoyé ». HaShem lui rappelle que le *'Erev rav* avait été intégré contre Son avis, à l'initiative de Moshé. *'Hazel* disent qu'à cet instant Moshé tenait une partie des *lou'hoth*, HaShem une autre ; Moshé a tiré les *lou'hoth* vers lui et est descendu.

En voyant le veau d'or, Moshé brise les *lou'hoth* de sa propre initiative. HaShem ne le lui avait pas ordonné ; ce n'est qu'après coup qu'Il approuvera ce geste. C'est une initiative immense : briser des *lou'hoth* fabriquées et gravées par Hashem. Mais Moshé, par amour pour le *Klal Israël*, considère que des *lou'hoth* entières constitueraient une accusation insupportable contre le peuple — comme on brise le thermomètre : cela ne guérit pas, mais il n'y a plus de document accusateur.

Le second nom divin et le pardon

Avec les premières *lou'hoth*, HaShem avait donné un nom divin nouveau, que les Avoth n'avaient pas connu. Ce nom — le Tétragramme lu comme *haya, hové, veyihyé* et comme *mehavé hakol* — n'est pas un nom au sens simple, car Hashem n'a pas de nom : ce sont des indications sur la *hanhaga* divine. Or cette *hanhagah* fait exister les choses tant qu'on ne commet pas de fautes extrêmement graves. La faute du Veau d'or relève précisément de ce seuil : « laisse-Moi, Je vais détruire ce peuple ».

Après de longues négociations — Moshé jouant son va-tout en proposant d'être effacé du livre — HaShem accepte de redonner les *lou'hoth*. Mais cette fois, c'est Moshé qui fournit le support. HaShem grave exactement le même contenu, mais dans ces secondes *lou'hoth* on ne peut plus lire la *Torah shebe'al peh* en les regardant : il faudra la travailler à part.

Avec ces secondes *lou'hoth*, HaShem donne une nouvelle modalité du même nom divin : un nom qui donne vie et existence même après la faute. Sans cela, des individus pourraient survivre, mais il n'y aurait plus de *Klal Israël*, et le projet divin n'existerait plus.

Le jour de cette nouvelle donne est le 10 Tichri, qui deviendra Yom Kippour. Pour le Ramban, le pardon ne sera pleinement scellé qu'avec le Mishkan, le temple portatif, qui de toute manière devait exister ; selon une autre approche, le Mishkan n'a été donné qu'à cause du Veau d'or.

Personne n'a vu les premières *lou'hoth* entières

Les secondes *lou'hoth* sont placées dans le Aron Haqodesh avec les brisures des premières et un Sefer Torah. Le Aron sera ensuite scellé : même Aharon, dans le *Qodesh haQodashim*, ne l'ouvre pas. On sait que les *lou'hoth* sont là, mais on ne les consulte plus.

Le point essentiel : personne, à part Moshé Rabbénou au moment où HaShem les lui a données, n'a jamais vu les premières *lou'hoth* entières. D'une certaine manière, il y a eu *Matan Torah* à Shavou'oth, mais la *Qabalat haTorah* — la réception effective avec les paroles gravées sur les tables — n'a eu lieu qu'à Kippour. On comprend ainsi pourquoi à Shavou'oth on dit *zman matan Toraténou* et non *qabalat Toraténou* : jusque-là, il n'y a eu que les brisures.

Pourquoi *Atséreth* plutôt que Shavou'oth

Les *Hazal* appellent presque toujours cette fête *Atséreth* et presque jamais Shavou'oth. Pourquoi ? Parce qu'ils ont voulu lui donner un contenu. Que Shavou'oth soit *Matan Torah* n'est écrit nulle part dans la Torah : la Torah a caché la date à laquelle elle a été donnée. Ce n'est pas non plus une date de calendrier simple, puisque Shavou'oth est défini comme cinquante jours après Pessa'h, et que selon la durée des mois intermédiaires, il peut tomber le 5, le 6 ou le 7 Sivan.

Les '*hakhamim* ont donc cherché à quoi cette fête correspond et ont décidé que Shavou'oth est l'*Atséreth* de Pessa'h. Objection : le septième jour de Pessa'h est déjà appelé *Atséreth*. Mais il faut distinguer : le septième jour est l'*Atséreth* de *Hag haMatsoth* — par abus de langage nous appelons toute la fête "Pessa'h", alors que seul le premier soir est véritablement Pessa'h. Shavou'oth est donc l'*Atséreth* de Pessa'h proprement dit, du premier soir. *Shemini Atséret* fonctionne de manière analogue : une *Atséreth* en dehors de la fête. Ici, le décalage est simplement de cinquante jours au lieu d'un.

Le statut de la période intermédiaire

Quel est alors le statut du temps entre Pessa'h et Shavou'oth ? Pour le Ramban et d'autres, c'est une sorte de '*Hol haMo'ed*. On y retrouve des *dinim* analogues — on ne se marie pas, on ne se rase pas — sans qu'il s'agisse halakhiquement de '*Hol haMo'ed*. Dans la Torah, il n'y a aucune trace de deuil dans cette période : c'est une période de préparation à la fête de clôture.

Shavou'oth est l'*Atséreth* de Pessa'h parce qu'à Pessa'h on a fait l'essentiel : on a mangé l'idole égyptienne, on a pris la distance maximale avec l'idolâtrie. Shavou'oth n'a pas d'*Atséreth* à elle, parce qu'elle est déjà *Atséreth* de quelque chose. C'est le '*hidoush* des '*hakhamim*.

La Torah a donné un statut à cette période : le '*Omer*. Il s'agit fondamentalement de compter les jours et les semaines, c'est-à-dire de donner de l'importance au temps qui passe et qui mesure ce qui reste pour se préparer.

Le double travail : sortir du moins 49, monter jusqu'à plus 49

La préparation est ici particulière. Les Bnei Israël sortent d'Égypte d'un état négatif de moins 49 et, au *Matan Torah* ils arrivent presque à la hauteur de Moshé. La sortie s'est faite en catastrophe. Certains disent que c'était pour ne pas tomber au cinquantième degré d'impureté. Mais le Gaon de Vilna et d'autres considèrent qu'il n'existe pas de cinquantième degré d'impureté : la règle de *zé le-oumat zé* — symétrie entre positif et négatif — ne vaut

que jusqu'à 49. Il y a bien un cinquantième degré de pureté, le *sha'ar ha-bina*, mais pas d'équivalent dans l'impureté. Déjà le quarante-neuvième degré était insupportable.

Entre Pessa'h et Shavou'oth, les Bnei Israël doivent donc faire deux travaux simultanés : remonter de moins 49 à 0, et construire de 0 à plus 49. Sortir du négatif, c'est s'arracher à l'idolâtrie. À Pessa'h, ils ont mangé le *qorban Pessa'h* et manifesté qu'ils étaient dehors, mais on n'en a jamais fini avec cet arrachement.

Nous continuons tous les jours à demander à HaShem de nous aider à sortir de l'idolâtrie. La berakha « *shélo 'assani goy* » est parfois comprise comme un remerciement ; mais selon le *Nefesh ha'Haym*, '*Baroukh*' ne signifie pas remercier mais amplifier. Nous demandons donc à HaShem d'amplifier en nous cet arrachement au *goy*, à l'idolâtrie, et de même à l'esclavage de nos désirs.

Que ce travail n'était pas achevé, on le voit au passage de la mer : les anges ont demandé pourquoi HaShem 'sauve les uns et noie les autres, les uns et les autres étant idolâtres !'. Le geste courageux de Pessa'h ne suffisait pas ; le travail intérieur prend du temps.

Les élèves de Rabbi 'Aqiva : la *askarah* et la guerre

La période du 'Omer a reçu plus tard une tonalité de deuil à cause de la mort des élèves de Rabbi 'Aqiva — douze mille paires, du nord au sud d'*Erets Israël* — morts parce qu'ils ne se donnaient pas de *kavod* les uns aux autres. La Guemara dit qu'ils sont morts de *askarah*, de diphtérie.

L'explication par la diphtérie pose problème : une épidémie n'aurait pas distingué les élèves de Rabbi 'Aqiva du reste du monde ! Il est difficile d'imaginer que seuls les élèves de Rabbi 'Aqiva aient été touchés par cette épidémie. Dans une lettre conservée par la très ancienne communauté tunisienne, un Gaon écrit qu'ils sont morts de *shemad* — des persécutions de la guerre romaine contre Bar Kokhba, jusqu'au massacre de Béthar, dont on parle à Tou B'Av. La clé : *askarah* signifie en arabe et en araméen à la fois "diphtérie" et "soldat", mais sous domination romaine, on ne pouvait pas écrire ouvertement que ces élèves étaient morts comme soldats. En fait, ils sont allés faire la guerre avec l'accord de Rabbi 'Aqiva, qui pensait que Bar Kokhba pouvait être Mashia'h.

Cela éclaire la Haggadah de Pessa'h, où les *hakhamim* vont chez Rabbi 'Aqiva alors même que Rabbi Eli'ezer et Rabbi Yehoshou'a étaient ses maîtres : Rabbi 'Aqiva était le chef spirituel de la révolte, et ils étaient comme dans un bunker.

Rabbi 'Aqiva et Rabbi Yo'hanan ben Zakkai

Il faut dire les choses de façon complète : si nous sommes là, c'est parce que Rabbi Yo'hanan ben Zakkai n'a pas fait comme Rabbi 'Aqiva. Il a mis en place la structure d'un judaïsme sans Beit HaMiqdash, sans terre d'Israël, dispersé dans l'empire romain — situation inédite. Rabbi 'Akiva lui aurait reproché de n'avoir pas demandé aux Romains la levée du siège de Jérusalem. Mais Rabbi Yo'hanan ben Zakkai a pu penser que les zélotes — qui avaient brûlé

les réserves immenses de Jérusalem — ne se plieraient jamais à Rome, et que la situation se rejouerait à l'identique. En revanche, il a obtenu Yavné, et Yavné a sauvé le *Klal Israël*.

Devenir 'eved de HaShem

La période intermédiaire est donc à la fois arrachement à l'idolâtrie et construction de la seule chose qui garantit qu'on n'y retombe pas : devenir esclave de HaShem. Car ce qui permet de résister à qui veut nous asservir, c'est de pouvoir dire : je suis déjà esclave de quelqu'un d'autre. Être esclave d'un homme est désavantageux, car le maître cherche son intérêt. HaShem n'a besoin de rien : on en garde donc seulement les avantages — on ne peut plus être esclave d'un autre, et cet esclavage est pour nous ; non contre nous.

En *lashon haqodesh*, il est significatif qu'il n'y ait pas de mot propre pour “esclavage” : l'esclave est un 'eved, un travailleur. De même pour l'idolâtrie : 'avodah zarah, “service étranger”. Le mot est 'avodah — celle du travail, celle du Beit HaMiqdash, celle de l'idolâtrie : ce qui change, c'est zar, étranger. De même, on dit *Elohim a'herim*, “d'autres dieux”.

Le problème n'est donc pas d'être esclave en soi : nous sommes fiers d'être 'avadim d'HaShem. HaShem dit précisément : « Je ne veux pas que tu sois esclave [d'un autre], parce que vous êtes Mes esclaves, que J'ai libérés d'Égypte. »

'Harout et 'hérouth : la vraie liberté gravée

C'est la clé : ce qui est sur les *lou'hoth* est 'harout, gravé ; 'hérouth, liberté, c'est le même mot. Ce qui est gravé sur les *lou'hoth*, c'est la vraie liberté, parce que c'est une loi pour le bien de l'homme, de la terre, du monde.

Le vrai problème est l'ego. Il en faut un peu — sinon on est un mollusque — mais très peu. Ya'aqov dit : *qatonti mikol ha'hassadim*. La Gemara parle d'un *sheminit shebé sheminit* ; il faut avoir ‘un huitième de huitième d'orgueil’. Le Gaon de Vilna explique que ce n'est pas un calcul de multiplication : c'est le huitième verset de la huitième parashah de la Torah, qui est précisément *qatonti mikol ha'hassadim*.

Mais une drashah comme celle-là est construite sur quelque chose d'historique : elle suppose que nous lisions la Torah en un an. Or il fut un temps où on lisait la Torah en trois ans ; à cette époque-là, on ne pouvait pas faire cette drashah.

Cette drashah appartient à la Torah de gens qui lisent en un an. De même, toutes les leçons qu'on tire de la juxtaposition d'une parashah avec une autre, dépendent de ce découpage.

Cela ne veut pas dire que Hazal se sont trompés. Quand Hazal ont dit *sheminit shebé sheminit*, soit ils vivaient déjà à un moment où on lisait en un an, soit ils parlaient pour le moment où on lirait en un an, soit il y a encore un autre sens ... Bien sûr, d'après le Maharal, *shemini* renvoie toujours à ce qui est au-dessus, à l'extraordinaire, à ce qui est hors des lois de la nature.^[30] Mais ici, l'essentiel est de comprendre que la Torah, c'est notre Torah : il y a des drashoth qui ne marchent que pour nous. La Torah shebe'al peh dépend des gens qui la produisent, et ces gens appartiennent à une époque.

Il y a des gens qui ont associé les sept semaines du compte de l'Omer aux sept *sefiroth* du bas. Il y a dix *sefiroth* ; les trois premières, puis les sept qui descendent jusqu'à la *Malkhout*. On a donc rapporté à chaque semaine une *sefirah*, et à l'intérieur de chaque semaine, les sept jours reprennent à nouveau ces mêmes *sefiroth* : חסד שבחסד ('*Hessed shebe'Hessed*, "le 'Hessed dans le 'Hessed"), גבורה שבחסד (*Gevourha shebe'Hessed*, "la Rigueur dans le 'Hessed"), ou inversement חסד שבגבורה ('*Hessed shebeGevourah*, "le 'Hessed dans la Gevourah"). Dans cette lecture, le travail de chaque jour dépend de la *sefirah* attachée à ce jour-là.

Mais cela reste toujours attaché au jour, et non à une date du calendrier. Pessa'h est toujours le 15 Nissan, et le compte du 'Omer commence toujours le 16 Nissan. Shavou'ot peut tomber le 5, le 6 ou le 7 Sivan, mais il s'agit toujours de sept semaines entières. C'est pourquoi certains ont beaucoup travaillé pour définir ce qui doit être travaillé à chaque journée : si l'on est dans une semaine de '*Hessed*, le travail principal est le '*Hessed*, avec une modulation chaque jour ; puis on fait de même avec la *Gevoura*, avec *Tiféret*, *Hod*, *Malkhouth*, etc.

On peut aussi regarder de cette manière la période de la mort des élèves de Rabbi 'Aqiva, qui s'arrête à Lag ba'Omer. Lag ba'Omer est le trente-troisième jour du 'Omer, et il correspond donc toujours à une combinaison précise des *sefiroth*. Trente-trois, c'est vingt-huit plus cinq : quatre semaines et cinq jours. Cela correspond à הוד שבהוד (*Hod shebeHod*, "le Hod dans le Hod") : la quatrième *sefirah* pour la semaine entière, et le cinquième jour à l'intérieur de cette quatrième.

Maintenant, il y a là une surdétermination, parce qu'on dit que c'est la *hiloula* de Rabbi Shimon. *Hiloula*, c'est une fête ; on la marque au *yahrzeit*, à l'anniversaire de la *petirah*, du décès. Mais ici, il y a une difficulté, puisque ce jour est aussi celui où les élèves de Rabbi 'Aqiva ont cessé de mourir. Il est donc difficile de parler de mort avec des *sefirot* qui ont l'air relativement joyeuses.

Ce qui est très important dans Lag ba'Omer, c'est que Rabbi 'Aqiva, évidemment touché par la mort de tous ses élèves, n'a pas baissé les bras. Il est allé dans le sud — le sud, c'est le côté de la '*Hokhmah* — et il a choisi cinq élèves. Ce sont ces cinq élèves qui ont diffusé toute la Torah de Rabbi 'Aqiva, et nous vivons de l'enseignement de ces cinq élèves. L'un d'entre eux, c'est Rabbi Shimon.